



La Lettre Soufie

N°30 - Hiver 2007

Sommaire

Discours

L'Unité de l'Être - *Dr Javad Nurbakhsh*..... 2

Article

La Bonté d'un Ami - *Caroline McCutcheon*..... 4

Disciple de l'amour - *Alireza Nurbakhsh*..... 12

Humour

L'esprit de contradiction..... 10

Hommage

Adieu Humble Prince..... 11

Poème

Il est Lui - *Dr Javad Nurbakhsh*..... 14



La Lettre Soufie, revue trimestrielle, regroupe des articles sur le soufisme publiés sur le site web www.journalsoufi.com. Ces articles sont pour la plupart des traductions en français de textes parues en langue anglaise dans la revue SUFI et rattachés à la confrérie soufie Nématollahi.

L'Unité de l'Être

Discours

Dr Javad Nurbakhsh

L'école de l'Unité de l'Être est apparue suite à la réflexion des hommes à propos de la connaissance de la Vérité (*Haqq*) et de la Réalité (*Haqiqat*). La croyance dans l'Unité de l'Être était présente dans la culture de l'Iran pré-islamique, en particulier dans la sagesse 'khosravani'.

Il semble que ces hommes sages en quête de la Réalité Divine soient arrivés après des années de réflexion à la conclusion que la réalité est un Être Absolu, que c'est par Sa lumière que l'existence est en place et que si la lumière de cette Existence Absolue n'existait pas, tout serait néant.

Une sourate du Coran témoigne de cette réalité : « Dieu est la lumière des cieux et de la terre » (24 :35), cela montre que la religion de l'Islam prête aussi une attention particulière à ce sujet.

A ce propos, la seule documentation authentique à notre disposition concernant la sagesse 'khosravani' ou les pensées mystiques iraniennes, sont les pensées de Zarathoustra basés sur deux principes : L'Unité de l'Être et le service aux créatures.

Zarathoustra déclare : « Lorsque j'ai bien réfléchi, que je suis plongé dans les profondeurs de mes pensées, partout je ne vois et ne trouve que Toi (Ahura Mazda) ». (Hikmat-i khusrawani, Hashim Radi, Téhéran : Bihja, 2000, pp. 232)

Dans un autre passage Zarathoustra dit : « Oh Dieu de la sagesse, je souhaite qu'à travers de bons actes et le service envers les hommes, et grâce à la droiture, le bon caractère et l'aide aux démunis je puisse te rejoindre ». (Zartusht : Mazdayasna u hukumat, Ashtiyani, J., Téhéran : Intishar, 2002 (1987), pp. 224)

Ce genre de pensée raisonnable de l'unité de l'être doit être nommé 'le mysticisme raisonnable' auquel croyaient et croient de nombreux sages et mystiques.

Mais de nombreux chercheurs et investigateurs sages sont arrivés après plusieurs années à la conclusion que leur pensée n'aboutit qu'à l'étonnement, et finalement se sont soumis à la réalité, admettant que:

*Mon savoir en est arrivée à un point
ou je sais que je ne sais pas*

Seuls quelques personnes douées d'une attention et d'une dévotion forte, empreinte d'amour envers l'Être Absolu, sont à la base du mysticisme amoureux. Les adhérents à cette école s'appelaient les Soufis.

Ils témoignaient de l'Être Absolu et quelque soit ce qu'ils regardaient, ils ne voyaient que Dieu (*Haqq*). Bien entendu, d'après un certain nombre d'entre eux, l'amour vient, il ne s'apprend pas et ils disaient :

« Oh celui qui ne s'est jamais brûlé, l'amour vient il ne s'apprend pas ».

Un groupe de disciples attachés à cette école amoureuse, ont effacé les feuilles de leur livre de sagesse et ont



déclamé :

*« Efface les pages des livres
si tu viens à la même école que nous,
car la connaissance de l'amour
ne se trouve pas dans les livres ».*

Ils considéraient que les prières, les efforts et les mortifications sincères étaient un moyen pour la purification et la santé de leur esprit, et croyaient que Dieu (*Haqq*) n'a pas besoin de tout cela.

Par conséquent ils manifestaient leur amour-bonté et leur amour aux manifestations de Dieu, autrement dit l'existence, et disaient : « Dans son amour envers les êtres qui sont les lumières de l'être de Haqq, on doit choisir le service et la compassion envers eux, pour que par ce moyen on montre sa manifestation d'amour envers l'Unité Absolu ».

Cet amour envers l'Être Absolu (*Haqq*), ainsi que le service aux créatures de Dieu, a pris forme sous le nom de Soufisme ou gnose Islamique, à travers la chevalerie (*jawanmardi*) sous l'étendard de la religion de l'Islam, et a continué son existence depuis.

Sohravardi en présentant les précurseurs de la sagesse 'khosravani' écrit : « La base de la sagesse 'khosravani' en ce qui concerne le comportement extérieur (*soluk*) a été transmis à Bayazid Bastami, et après lui au 'chevalier blanc' (Mansur Hallaj), puis à Abul Abbas Qassab é Amoli et enfin il arriva à Abul Hassan Karakhani.

Ces amoureux de l'Existence Absolue s'annihilaient dans l'amour de Dieu (*Haqq*) au point de ne rien voir d'autre que Lui.

Et Abul Abbâs Qassab é Amoli disait : « Dans le monde il n'y a rien d'autre que mon Dieu, et toutes les existences à part Son être sont périssables».

Kharaqani à dit aussi : « Quelque soit celui qui entre dans cette *khaneqah*, donnez lui le pain et ne lui demandez pas sa croyance», ce qui signifie que la compassion et le service envers les autres ne doit pas dépendre de leur croyance.

Pour conclure, laissons le mot de la fin à l'éloquent Sadi :

*« je suis joyeux dans ce monde
car le monde est joyeux par Lui,
je suis amoureux de tout le monde
car le monde est à Lui ».*

Traduit du magazine persan n°72.

Histoire

Caroline McCutcheon

La Bonté d'un Ami

Je sonnai à la porte avec peu d'espoir. j'avais déjà sonné à plusieurs portes auparavant et j'avais toujours été déçu, soit parce que je me rendais compte presque aussitôt que la personne que je rencontrais n'était pas le maître (professeur) que je recherchais, soit, parce que je me faisais chasser ou renvoyer. J'avais été rejeté pour diverses raisons : je posais trop de questions ; je ne pouvais pas me tenir tranquille ; j'avais un tempérament imprévisible ; j'étais querelleur et têtu. J'étais désobéissant.

Mes précédents guides étaient tous d'accord au moins sur un point : je n'étais pas un candidat approprié pour la voie spirituelle. Cependant, presque malgré eux ma recherche se poursuivait mais je devenais moins optimiste à chaque nouvelle étape.

Ainsi, je me retrouvais à Mahan, à trente deux ans à frapper à la porte d'un soufi célèbre tout en m'attendant à être refusé. La porte s'ouvrit et je fus conduit dans une petite pièce où on me laissa seul. Assis au bord de la fenêtre, j'entendis un oiseau solitaire chanter dehors dans la cour. Je respirai profondément. A ce moment, il entra dans la pièce et je me levai. Je fus frappé par son âge – il devait avoir au moins soixante dix ans - sa gravité et la sagesse de son regard. Il me souhaita la bienvenue et d'un geste, m'invita à m'asseoir. Nous restâmes silencieux pendant un moment et j'oubliai l'incessante bataille qui faisait rage dans mon esprit. Je me mis à respirer librement tandis que la quiétude de

son accueil chaleureux remplissait l'espace vide qui nous séparait.

Il me demanda alors : « Qu'attendez vous d'une voie spirituelle ? »

- je veux avoir la chance de commencer

- « vous avez déjà commencé » me dit-il d'une voix douce. « Pensez à ce que vous avez appris de ceux qui vous ont refusé »



Détail de la tombe de Shah Nématollah

Je ne sais pas comment il l'avait su ; peut être que cela se voyait sur mon visage. J'eus alors pour la première fois de vagues sensations d'espoir. « j'ai appris que je n'étais pas apte. Mais je ne pouvais pas arrêter d'essayer »

Il sourit et la pièce s'illumina. « vous êtes venu au bon endroit » dit-il tout naturellement ; « j'accepte ceux que les autres ont refusé ou rejetés. »

J'eus peur de me mettre à pleurer. « pourquoi ? » demandai-je, avant de réaliser tardivement que j'aurais dû me taire.

« Parce que chaque personne a besoin d'une voie spirituelle. J'enseigne l'alphabet de l'amour à quiconque le cherche et je le perfectionne à la mesure de ses capacités. La voie la plus courte et la plus lumineuse est la voie directe de ceux qui sont enthousiastes : les soufis. La voie soufie est celle du service, et c'est pourquoi je vous accepte dans ma voie »

Je baissai ma tête en retenant mes larmes. A ce moment là, j'étais content de tous les refus antérieurs que j'avais essuyé, tous ces faux départs, tous ces espoirs anéantis. La seule qualité que les autres maîtres soufis avaient trouvé en moi au moment de m'indiquer la porte était la sincérité de mon enthousiasme. Je savais à présent que j'avais trouvé mon chemin.

Ainsi commencèrent les vingt cinq années suivantes de ma vie, années que je passai au service de Shah Nî'matullah wali. Je vécus dans son entourage à Mahan, occupant mes journées à entretenir les champs qui entouraient sa maison. Très attaché à la terre, il aimait l'agriculture et éprouvait un grand plaisir à voir pousser les plantes. Il communiquait cet enthousiasme à tous ses disciples qui travaillaient avec lui.

Ce n'était pas ce à quoi je m'attendais. Les autres maîtres soufis que j'avais connu encourageaient leurs disciples à

se détourner de toute occupation du monde extérieur. Un grand nombre de leurs derviches passait leur temps assis à se raconter des histoires tout en buvant du thé. J'ai vu des derviches qui se faisaient payer pour jouer de la musique et chanter ou qui prédisaient l'avenir des gens en échange d'un repas. Certains mendiaient dans les rues et prononçaient des bénédictions à haute voix pour tous ceux qui jetaient quelques pièces dans leur bol de mendiant. Je croyais qu'être sur une voix spirituelle signifiait transcender ce monde et toute préoccupation pour nos moyens d'existence ici-bas. Bien qu'ayant compris que vivre sans un travail dans la société ne garantissait pas le moindre progrès sur la voie, je continuais à imaginer qu'un maître parfait était celui qui occupait ses moments de loisirs avec le souffle de l'aspiration, l'invocation et le souvenir de Dieu. Je ne m'attendais pas à travailler la terre.

Shah Ni'matullah compris tout de suite ma perplexité et après quelque jours il me demanda : « Vois tu ce qu'il est advenu des voies de ceux qui ont utilisés le manteau de la pauvreté spirituelle pour cacher leur indolente avidité ? Etre spirituellement pauvre c'est être en manque de Dieu et rien d'autre. Si le soufi attend sa nourriture des autres, il déshonore son pacte. Un derviche doit travailler dans le monde au service des autres et ne pas attendre sa nourriture d'eux. Mais pendant son activité extérieure, il doit s'efforcer de ne jamais se détourner ne serait ce qu'un instant de la direction de son souvenir intérieur. En faisant cela il restera toujours dans le besoin de Dieu, tout en étant sans besoin dans ce monde. »

Il récita alors spontanément quelques vers de poésie afin que

nous puissions en profiter.

*Ô ami,
Rappelle toi de Dieu
abondamment ;
Accomplis le travail intérieur
tout en faisant celui qui est
extérieur.*

Malgré sa bonté attentionnée, je me sentais très éloignée de ce but. Je me cramponnais à ses enseignements sur le souvenir à travers toutes les difficultés que

*« Etre spirituellement pauvre c'est être en
manque de Dieu et rien d'autre »*

je rencontrais dans les dix années qui suivirent. Je détestais le travail physique. Je commençais à m'ennuyer et à avoir du ressentiment. Je soulignais le grand ou le petit effort des uns et des autres à l'ouvrage, et je m'empressai de les accuser de ne pas accomplir correctement leur part de travail. Je me trouvai inévitablement mêlé à toutes les disputes et ma voix était la plus élevée en cas de désaccord. Je discutais (intérieurement ou extérieurement) tout ce qu'on me demandais de faire et refusais toute coopération. Je me mettais en colère très rapidement et je n'avais aucune patience pour ceux qui m'irritaient. A la fin mes compagnons se lassèrent de mes interventions systématiques dans leurs affaires, de mon tempérament irascible, de mes plaintes et de mes interrogations incessantes.

J'étais blessé par mon impopularité, surtout parce qu'elle confirmait mes propres craintes sur le fait que je n'étais pas digne d'être là en raison de ma mauvaise nature. Mais lorsque j'observais mon comportement, je ne pouvais blâmer mes frères pour leur

manque d'affection à mon égard. Hormis Shah Ni'matullah, un seul derviche avait la patience de rester en ma compagnie pendant un long moment. C'était un vieil homme d'une grande bonté qui avait plusieurs années d'expérience. Il me demandait de venir m'asseoir en sa compagnie à la fin de la journée et me parlait du passé en racontant de magnifiques histoires sur son maître bien-aimé.

Il y en avait une que j'aimais particulièrement. Elle parlait d'un

derviche qui était venu voir Shah Ni'matullah pour apprendre de lui la science secrète de l'alchimie. Le maître lui demanda ce qu'il désirait et le derviche répondit : « j'ai entendu dire que vous connaissez la science de l'alchimie ? » « oui, nous la connaissons » répondit le maître. Il donna alors au derviche quelques graines, lui dit d'aller les planter et de bien veiller sur elles. Le vieux derviche me raconta comment Shah Ni'matullah avait aidé le jeune derviche à surveiller les jeunes plantes et décrivit avec des détails magnifiques l'énorme récolte de délicieux melons qu'elles donnèrent. Après la vente des melons, Shah Ni'matullah donna un peu d'argent au vieil homme et le reste au derviche en lui disant : « Si tu veux l'alchimie, continue l'agriculture. »

J'adorais cette histoire en raison de tout ce qu'il y avait autour d'elle. Shah Ni'matullah n'avait pas de temps pour l'étude de sciences ésotériques visant à obtenir un gain matériel. Il ne s'intéressait pas du tout aux démonstrations d'exploits miraculeux et de pouvoirs charismatiques que les

autres maîtres utilisaient pour attirer les foules et duper les crédules. Il s'abstenait d'un tel art du marchandage en disant. « Notre seule but est l'alchimie de la pauvreté Mohammadienne »

Shah Ni'matullah croyait que la transformation d'un individu était seulement possible lorsqu'il se détournait du marché de ce monde et celui de l'au delà en se rendant compte de leur absence totale de valeur. Ayant lui-même laissé derrière lui tous les mondes, il ne trouvait aucun intérêt dans le commerce ambulante de leurs marchandises ; il vivait dans ce monde dans l'unique but de servir, partageant avec nous tous

de tout le monde. Deux proches disciples du maître se levèrent et se mirent à danser autour de lui. Lorsque la danse s'arrêta ainsi que la musique, je remarquai que son visage était baigné de larmes.

Ce que j'avais vu me laissa perplexe. Certains maîtres que j'avais connus auparavant dansaient régulièrement et encourageaient leurs disciples à en faire autant. J'avais été le témoin de certaines séances de danse qui avaient dégénéré en foire d'exhibition et de prétentions spirituelles où les gens cherchaient juste à se faire valoir au point d'oublier complètement le but initial de la réunion. Dans certains ordres

« On peut danser avec Ni'matullah mais, qui peut savoir son état ? »

Je lui demandai ce que je devrais faire si jamais le maître dansait à nouveau puisque je ne savais pas si j'aurai dû me joindre à eux ou non.

- si Dieu le veut, tu danseras dit-il. Et si Ni'matullah veut que tu partages son état tu pleureras. Autrement, il vaut mieux se tenir tranquille et remercier Dieu pour Sa Bonté.

Bien que j'aie vécu avec lui jusqu'à la fin de sa vie, je n'ai plus jamais revu Shah Ni'matullah danser au cours d'un *sâma*. Je me

« tant que j'oublierais Dieu, je serais également oublié par Lui »

la bienveillante attention de son souffle vivant, en prenant soin de nous comme les graines de son jardin. La grandeur de sa perfection spirituelle pouvait se voir à travers le fait qu'il était capable de nourrir les graines les plus difficiles à faire pousser pour en tirer finalement une récolte variée et abondante.

Certains soirs nous avions des réunions de *samâ* une forme de rappel dans laquelle on jouait de la musique. Une fois j'assistais à une de ces réunions au cours de laquelle quelques derviches jouaient de la flûte de roseau et du tambourin. Shah Ni'matullah était assis face à l'est et nous étions assis à ses côtés. Nous balancions nos têtes au rythme du chant composé avec des mots destinés à réveiller nos cœurs et renforcer notre lien avec l'Unique dont on se souvenait. Soudain Shah Nimatullah se leva et se mit à danser. J'étais surpris et je savais que cela était inhabituel. C'était une danse d'une beauté majestueuse comme je n'en avais jamais vu. Il semblait inconscient

les derviches dansaient pour de l'argent, en simulant des états d'extase dans le but de procurer de fortes sensations à leur public. Parfois leur extase paraissait assez réelle mais je m'interrogeais sur la sincérité qui se trouvait derrière de tels spectacles. Ils semblaient dépourvus de tout contenu spirituel véritable et me mettaient toujours mal à l'aise.

Incapable de retrouver mon calme, j'interrogeai le vieux derviche qui m'avait pris en amitié.

- Je croyais que Shah Ni'matullah ne dansait pas au cours du *samâ* ?

- Il ne danse pas sauf si Dieu le veut répondit mon ami

- Mais alors, pourquoi les deux autres ont-ils dansé ?

- Eux aussi ne dansent pas sauf s'IL le veut.

Le vieil homme sourit à ma question suivante sur les larmes de Shah Ni'matullah et me répondit :

rendis compte que cela avait été un événement extrêmement rare. Il évitait le manque de sincérité sous toutes les formes possibles et cela se reflétait clairement dans le soufisme qu'on nous apprenait à pratiquer.

J'étais heureux que nos séances de *sâma* ne comportent pas de nombreux mouvements. J'avais l'impression que cela rendait mon rappel de Dieu plus sincère.

J'étais dans une bataille incessante avec mon Zekr ou rappel. Vu mon tempérament ce n'était pas chose facile. J'étais facilement distrait. Malgré mes défauts manifestes, je ne manquais pas d'aspiration et même si je n'arrivais pas à maîtriser mon caractère de nature difficile, j'avais une dévotion sincère pour mon maître. Il m'apprirent que le souvenir n'était pas simplement quelque chose à faire à un certain moment de la journée ; c'était une orientation pour toute ma vie. J'apprirent qu'aussi longtemps que j'oublierais Dieu,

je serais également oublié par Lui. Je réalisai que ma négligence était un voile dans lequel je m'étais enroulé, inconscient qu'il y avait une voie plus claire pour percevoir la Réalité. Petit à petit au fil des ans, j'ai senti ce voile de négligence tomber de mes épaules

Parce que le maître prit ma main et me montra une nouvelle direction dans laquelle tourner mon regard. En regardant dans la *qibla* de " Il n'y a de Dieu que Dieu ", j'abandonnai l'adoration de soi, découvrant ainsi la présence de Dieu dans chacun de mes souffles. Dans chaque inspiration, je découvris un moyen de m'oublier et, dans chaque expiration j'affirmai la vérité vivante de Son Unité.

Connecté comme je l'étais à mon maître par la corde solide de mon souvenir, il était capable de me ramener à tout moment vers cette *qibla* chaque fois que je m'en éloignais, chaque fois que je perdais le rythme de mon souffle et que je m'empêtrais à nouveau dans les voiles de la négligence et l'oubli. Lorsque j'eus confiance en notre connexion et que je découvris la douceur de la vraie adoration, je me rendis compte que le fait de m'aider à me souvenir était le plus grand don que le maître pouvait me faire. Car il m'avait montré la voie pour accéder au trésor de l'Unité Divine à chaque souffle. En comprenant cela, je me mis à respirer autrement, avec moins d'empressement et de tension, vu que je me sentais moins offensé par les autres et peu intéressé par leurs affaires. Tant que je respirais avec mon souvenir il restait peu

de choses à offenser en moi et je perdis progressivement tout intérêt pour les disputes, la médisance et les commérages. Chaque tâche simple que j'accomplissais auparavant à contrecœur devint pour moi une occasion de me souvenir de mon souffle. A travers le service, je sentis mon souvenir devenir vivant.

Après plusieurs autres années, je réalisai que le souvenir ne me coûtait plus aucun effort, j'avais cessé de regarder dans les autres directions et arrêté de poser des questions insensées. Un jour alors que je méditais sur cette question, j'eus une sensation croissante



Shah Nématollah

de brûlure dans ma poitrine et je compris que la lumière dans mon cœur était devenue la substance intérieure de mon souvenir.

Mon maître vint à passer à ce moment et dit : « l'Unité est à Dieu, la gnose est à nous; et

l'amour est un lien entre Lui et nous » je compris que la lumière dans mon cœur était le lieu où commençait et finissait ce lien et que le souvenir du cœur était désormais le chemin pour resserrer ce lien jusqu'à ce que, à la fin, seul Dieu puisse se souvenir de Lui même et que je sois totalement absorbé dans Son Souvenir.

Alors que nous étions assis ensemble, j'eus une étrange sensation. Je me sentis en train d'être attiré vers shah Ni'matullah, je n'avais plus de limites et j'étais submergé par l'Océan de L'Unité qu'il incarnait. Je ne savais plus où je commençais et où je finissais.

Il me regarda, avec un visage à la fois sérieux et plein de bonté, les yeux illuminés par une intelligence pénétrante et dit :

Si c'est l'amour que tu cherches

Alors ne fais aucun cas de toi même

Seul l'amant sans "moi" connaît l'amour

A partir de ce jour je commençai à découvrir que ma voie s'était élargie, elle se déployait devant moi à travers une étroite voûte de lumière. Ce n'était plus juste un mince passage de persévérance mais elle s'était étendue au point d'embrasser l'expérience illimitée de l'Amour Divin. Ma vie qui jusque là avait été strictement uni-dimensionnelle (je me battais pour me contrôler et retenir mes penchants pour l'agitation et la récrimination) s'étendit aussi à mesure que je laissais derrière moi la prison de mon être limitée

et que je commençais à goûter à la beauté du royaume de l'Amour et de l'Unité. Vu que j'avais toujours eu un tempérament peu commode et que ma vie avait été gâchée par le dégoût de soi, je ressentis cette expansion nouvelle plus profondément et j'étais incroyablement reconnaissant de cette libération d'esprit. J'étais plus que jamais dévoué à Shah Ni'matullah qui m'avait guidé depuis la voie du souvenir jusqu'à la porte de l'Union en me montrant comment échapper aux propres chaînes de mon être et me noyer dans l'Océan de Son Amour.

Un jour un homme instruit arriva d'une autre ville pour rencontrer Shah Ni'matullah. La discussion porta sur les définitions de l'Unité Divine, et le savant demanda celle de Shah Ni'matullah. Le maître fit une pause et répondit : « On peut comparer la Réalité à un point. Le cercle produit à partir de ce point est issu de son mouvement et de sa manifestation dans le plan de l'Être. Ainsi l'unité englobe à la fois le point en lui-même et le point dans son mouvement circulaire, car les manifestations de tous les points proviennent en réalité d'une Source Unique »

-Et comment peut-on réaliser cette Unité ? demanda le savant.

- En retournant au point où tout a commencé pour nous.

- Le point où tout a commencé pour nous ? demanda l'homme plutôt perplexe.

- Le point de la première manifestation du monde phénoménal ou matériel. C'est là qu'est le point de notre retour. Dans notre affirmation de l'Unité, le commencement et la fin deviennent Un, tout comme le même point sert de départ et

d'arrivée pour le cercle, et que le Vrai retourne à Lui-même.

J'essayai de saisir la signification de ces paroles et je m'assis en remerciant Dieu pour Sa Bonté.

Malgré la célébrité et la popularité

« Dans notre affirmation de l'Unité, le commencement et la fin deviennent Un »

de Shah Ni'matullah aussi bien auprès de la noblesse que des gens ordinaires, il vivait simplement, sans ostentation. La courtoisie et la dignité avec laquelle il traitait toujours les gens m'impressionnait. Son comportement était irréprochable et ses manières attentionnées et pleines de compassion. J'appréciais particulièrement cela vu que je n'avais pas été traité ainsi auparavant.

A travers son exemple, j'appris à vivre de façon plus apaisée, en étant plus à l'aise avec moi-même et avec les autres et j'ai découvert en moi des réserves insoupçonnées de générosité. J'ai découvert à ma grande surprise une capacité à être bon et à pardonner toutes qualités latentes, enfouies en moi que sa bonté m'avait aidé à faire ressortir. Je me suis retrouvé à être gentil avec les autres et j'ai cessé de les voir comme des protagonistes de ma propre guerre intérieure. J'avais toujours eu le sentiment d'être en train de me battre pour éviter de sombrer, le sentiment d'être dans un combat incessant avec les autres pour survivre dans ce monde. Après vingt ans de service chez lui, je découvris que j'avais arrêté de me battre et que je commençais à m'épanouir en puisant dans une source profonde de joie intérieure. Ce genre d'épanouissement changea totalement mon opinion

sur l'appartenance à une voie dédiée au service. Loin de voir mon service comme un moyen de progresser, je découvris qu'à travers le service je pourrais partager les nouvelles ressources intérieures que j'avais découvert et m'assurer que cette profusion

d'énergie ne soit pas perdue.

Lorsque je pense à tout ce qu'il m'a appris pendant ces années, je suis frappé par la générosité de l'homme qui n'arrêtait pas de donner à tous ceux qui venaient à lui. Bien que sa bonté et son hospitalité étaient connus de tous, tout le monde ne connaissait pas la dimension intérieure de sa générosité. Ceci était connu seulement de ceux qui avaient appris sous sa direction et qui après des années de soins attentifs étaient devenus comme moi des fructueux produits de son jardin. Pour ceux qui comprirent à quel point ils avaient été transformés par "l'alchimie des cœurs", sa générosité était visible surtout à travers sa patience. Sa patience parfaite se lisait dans sa détermination à enseigner et transformer tous les aspirants que d'autres maîtres moins patients avaient renvoyés.

J'étais présent le jour de son décès. C'était un matin de printemps et la pluie tombait depuis l'aube. Il était très âgé et nous nous attendions tous à le voir quitter ce monde d'ici bas. A l'instant où il rendit son dernier souffle une brise calme et rafraîchissante parcourut toute la maison et tous ceux qui l'entouraient la ressentirent. Même avec son dernier souffle, il était tout autant généreux.

Je rêvai de lui une nuit peu après son décès. Nous marchions ensemble sur un chemin pavé de pierres blanches sous un ciel très dégagé, sans aucun nuage. La scène avait une sorte de clarté parfaite et d'éclat virginal. L'air était clair et pur, le plus pur de tous ceux que j'avais jamais respiré. Dans ce calme, seul un oiseau chantait rompant ainsi le silence des pierres blanches. Puis il se mit à parler, avec pour seul écho le chant de l'oiseau.

“Qu’as tu appris durant ces années passées avec moi ?”

Toujours en train de respirer dans cet endroit magnifique, j'eus de la peine à trouver des mots pour répondre. Qu'ai je appris ? Il y avait toutes sortes de réponses. A la fin je choisis la plus vraie.

“ j'ai appris la noblesse de votre service”

Il resta silencieux pendant un moment, puis du doigt il indiqua en face de nous un dôme bleu et doré resplendissant dans la clarté du jour, et dont la beauté transperçait la luminosité du ciel.

“Sais tu où nous sommes ?”

je secouai ma tête.

“Nous sommes dans le lieu de repos de tous les autres qui serviront après nous. Leur service sera plus noble que le nôtre.”

Il s'agenouilla, ramassa une pierre et me la tendit. Dans la pure clarté du jour il n'y avait aucun

sentiment de deuil, pas la moindre trace de sang. Nous avançâmes sur le chemin de pierre en direction du dôme. Les pierres étaient tranchantes et me coupèrent aux pieds. lorsque nous arrivâmes dans la fraîcheur de l'intérieur du dôme je retins mon souffle; la voûte intérieure était une spirale éblouissante d'étoiles tournantes. Lorsque nous fumes au centre le dôme lui même se mit à tourner et en regardant dehors je vis que le jour éclatant avait laissé place à la nuit. Entouré par l'univers silencieux sous un dôme tournant, je réalisai que nous étions dans le centre spirituel de l'univers, au cœur du Dôme de la Grâce. Il prit ma main et fixant ses yeux, je



Tombe de Shah Nématollah

vis qu'il regardait derrière moi la vie de tous ceux qui étaient partis avant lui et devant moi la vie de tous ceux qui suivront ses pas en perpétuant l'ordre qu'il avait fondé.

Revenant à moi il me dit,“ La richesse que Dieu fait tomber

pour les amis pauvres est une pluie de bénédiction sans fin. Mes descendants savoureront le goût de cette pluie bénie. Je leur laisse à tous la bénédiction de Son Chemin, la grâce promise à ses enfants sur la voie de leur retour. Mes descendants les plus nobles perdront toutes choses pour Lui, puisqu'ils seront sacrifiés sur une voie d'Amour et de Pauvreté. Il leur paiera le prix du sang en puisant dans le trésor de Sa Bonté infinie. Cette pluie est la richesse que prendront les enfants lorsqu'ils ouvriront leurs mains pour recevoir leur héritage, un héritage de bénédiction, une pluie de Grâce Universelle”

Alors qu'il parlait, une pluie de couleur dorée se mit à tomber à l'intérieur du dôme. Au contact de la pluie les cailloux qui étaient sous nos pieds devinrent rouge et je me retrouvai nu-pieds sur un tapis de roses. Leur doux parfum emplit l'air. Je regardai dehors au delà du dôme et je vis le soleil qui se levait au loin à l'horizon. Lorsque le soleil se leva, je vis le chemin que nous avions emprunté pour arriver au dôme devenir rouge vif dès qu'il fut touché par les premiers rayons du soleil. Je regardai

autour de moi et je m'aperçus que tous les chemins qui convergeaient vers le cercle où nous étions arrêtés, étaient devenus rose avec la lumière de l'aurore.

Puis le cercle dans lequel nous étions debout se mit à tourner en harmonie avec le Dôme au dessus, et tous les chemins rouge vif qui menaient à nous se mirent aussi à tourner entraînés par le

mouvement de leur point central. A travers la pluie dorée, je regardai avec intimidation et respect l'aube naissante alors qu'autour de nous les chemins de roses tournaient. Je regardai mon maître avec un air émerveillé.

Il sourit et me dit gentiment : "Sais tu qui est vraiment Ni'matullah ? Il est le Mémorial des prophètes et des Saints."

A l'extérieur du Dôme j'entendis une chanson, le chant de tous les noms de tous ceux qui avaient tenu une rose. Lorsque la musique commença, Shah Ni'matullah leva ses bras et se mit à danser, une danse d'une beauté majestueuse. Il dansait en faisant le tour du cercle intérieur du Dôme. Je le suivis, levant mes bras pour me baigner dans la lumière qui descendait dans le dôme. Pendant que nous dansions je me sentis entraîné d'une façon indescriptible. La pluie devenait à présent rouge, nous dansions à travers une pluie de fleurs rouge vif. Nous dansâmes pour tous ceux qui étaient honorés dans la chanson, pour tous ceux qui avaient dansé pour Lui, pour tous les danseurs à venir. Nous dansâmes en souvenir du mariage de Mansour, qui avait accomplis la danse de l'amour véritable ; nous dansâmes comme des amants dont la vie ne peut être niée, nous continuâmes avec la danse de tous ceux qui étaient morts. Nous dansâmes pour tous les aspirants des années à venir qui danseront dans le souvenir et recevront cette abondance de grâce. Mon visage était baigné de larmes pendant que nous dansions, je pleurais sans retenue, des larmes pour le pur qui était mort pour leurs roses, des larmes pour le pauvre qui dansera pour la pluie. Des larmes de remerciement pour la bonté d'Allah.

Lorsque la musique cessa, Shah Ni'matullah vint se reposer au centre du Dôme. Il me tendit une rose qu'il tenait. J'hésitai, ne sachant pas si je pouvais l'accepter vu que je n'avais rien fait dans ma vie pour la mériter.

"Garde-là en souvenir" me dit-il simplement. Je pris la rose et la gardai dans la main. Je pensai à l'époque où je l'avais pas encore rencontré, les années de désespoir. Je pensai aux années passées à son service, les années d'efforts et de douceur. Je pensai à ma vie actuelle, si remplie de la chaleur de son souvenir que je n'aurai pas pu acquérir seul.

Je regardai la pierre dans mon autre main, elle était devenue un diamant à la pureté éclatante. Je lui montrai le diamant à travers la pluie rouge et il sentit ma gratitude car j'étais sur le point de parler. Alors qu'il m'embrassait, je me réveillai.

Le matin suivant ce rêve, je pleurai de gratitude pendant des heures, heureux de l'avoir connu. Car dans sa générosité, il n'avait pas rejeté une pierre laide mais il m'avait plutôt pris dans ses mains avec tendresse et avait fait de moi un bijou qui pourrait refléter la beauté de sa grâce.

J'ai écrit cette histoire pour essayer d'expliquer un peu aux autres ce que ressent une pierre ordinaire touchée par l'alchimie de son regard. C'est aussi pour décrire ce qu'on ressent lorsqu'on met le pied sur une voie de pauvreté spirituelle en suivant les pas de ceux dont le service était plus noble que le mien et, en acceptant à bras ouverts l'infinie bonté d'un Ami.

Traduit du magazine SUFI n°21 Printemps 1994, P.21

L'esprit de contradiction

Humour

Nasr Eddin Hodj

Jeune garçon, déjà Nasr Eddin faisait toujours le contraire de ce que son père lui commandait. Les résultats s'étant révélés plusieurs fois catastrophiques, le père en avait pris son parti et, plutôt que de vouloir changer le caractère de son fils, il lui ordonnait précisément l'inverse de ce qu'il désirait !

Ainsi quand il fallait aller chercher de l'eau au puits, il disait à l'enfant : « Ne va surtout pas chercher de l'eau, nous en avons assez ! » Et l'enfant aussitôt prenait la cruche. Lorsqu'il fallait faire tourner le boeuf à droite pendant le labour, il criait : « A gauche ! » Et ainsi de suite...

Or, un jour qu'ils allaient avec l'âne vendre des marchandises à un village voisin, ils durent traverser un rivièrre enjambée par un pont de bois complètement pourri, et c'était l'enfant qui menait la bête, comme d'habitude.

- Emprunte le pont, lui crie le père, ne passe surtout pas à gué !

Mais cette fois-ci, contrairement à la règle et contre toute attente, le petit obéit et il pousse l'âne lourdement chargé sur le pont, lequel s'effondre presque immédiatement : voilà toute la marchandise à l'eau, bel et bien perdue.

- Triple idiot ! Ane bête ! Quelle idée t'a pris d'emprunter ce pont vermoulu ?

- Oh ! père, j'ai voulu voir pour une fois ce que cela donnerait si j'exécutais tes ordres ? Tu vois le résultat !

Extrait de "Sublimes paroles et idioties de Nasr Eddin Hodj" Saadi, chez Phébus libretto, pp 136.

Homage

Adieu Humble Prince

Assoumanou Issa, professeur d'éducation physique, était un père de famille respecté et aimé lorsqu'il fut initié dans l'ordre Nématollahi à Porto-Novo, Bénin.

Il réunis alors un groupe de personnes aux affinités proches qui se retrouvaient chez lui pour des réunions de méditations hebdomadaires. Il fut plus tard responsable de la construction d'un centre soufi (*khanéqah*) dans sa ville natale Parakou (au centre du Bénin). Ce centre a ouvert ses portes en juillet 2005 lors d'une fête d'inauguration discrète. Bien qu'il soit né prince de la tribu Djougou, il préféra se retirer d'un style de vie royale, pour une vie dévouée à Dieu et au service. Il est mort au printemps 2006 dans un accident à l'âge de 53 ans. Il a laissé sa femme Saoudath, son fils Zulkiff, et plusieurs orphelins qu'il avait adopté tout au long de ces années.

Physiquement, Mr Issa était un homme de petite taille mais à la présence imposante. Il se déplaçait avec grâce, se frottant les mains fréquemment comme s'il se réjouissait à l'idée d'offrir à quelqu'un un acte de bonté. Irradiant un calme lumineux, il inspirait son entourage par son humilité et son absence d'égoïsme. Mr Issa fut attiré par le soufisme après avoir lu un texte de Dr. Javad Nurbakhsh. Il sut de suite que ces mots lui étaient adressés. Il en parla à

sa famille et à ses amis, puis très peu de temps après étaient organisés les dimanche soir des réunions à son domicile. On y écoutait les cassettes de Dr Nurbakhsh ainsi que de la musique soufi, on méditait et discutait de ce qu'on ressentait.



Mr Issa avait une compréhension des plus profondes du sens de l'humilité et de la dévotion. Il était dénué de toute prétention, d'une sincérité absolue. Ces qualités lui furent bien utiles lorsqu'il supervisa la construction du centre soufi Nématollahi de Parakou. De tous points de vue, le chantier avançait remarquablement vite. Mr Issa prêtait attention à tous les détails, allant lui-même s'occuper des achats, du stockage et participant au dur travail physique du débroussaillage des terres jusqu'à l'accrochage des photos sur le mur.

Il a accompli sa mission et Dieu l'a rappelé vers lui. Peu de temps avant sa mort, Mr Issa a dit, « J'ai entendu dire que le maître est satisfait que la khaniqah de Parakou soit belle et construite à relativement peu de frais. Je suis content. Je peux maintenant mourir en paix. Je vivrai dans cette khaniqah et je n'ai aucun besoin d'un autre toit. La salle de méditation est mon palais. Ma maison de l'autre côté de la route est pour mon fils. Je ne recherche rien d'autre dans cette vie. »

Disciple de l'amour

Articles

Alireza Nurbakhsh

Quelques souvenirs à propos de M. Kobari

*Ne dites pas que votre amoureux est parti
et que la cité de l'amour est desert
Le monde est plein de maitres parfaits
mais ou sont les disciples sincères ?*

Je me suis toujours demandé comment certaines personnes réussissaient à manifester et ressentir une forte croyance en une voie spirituelle et aussi envers un maître. Croyance inébranlable d'une nature toute aussi forte que celle que l'on a par rapport à la certitude du lever du soleil le matin. Il existerait selon mon opinion personnelle deux types d'individus qui ressentent une aussi grande force religieuse. Un type tout à fait commun qui reflète les courants dogmatiques présents dans notre société. On peut donc dire que cette catégorie aurait tendance à imposer ses vues par la force rendant la croyance une obligation. Ce type ne mérite guère que l'on s'y attarde car fanatiques ils sont.

Cependant il existerait une autre catégorie de personnes bien peu bavardes et ne démontrant aucun intérêt à influencer les autres. Il est bien difficile pour cette catégorie d'arriver véritablement à définir leur croyance. Ces gens sont de véritables mystiques, et la spiritualité se retrouve être abordée d'une façon bien particulière, agissant plutôt que de parler vainement. Ils communiquent avec nous à travers des actes posés sans se soucier de qui les approuvent

ou qui les croient. En résumé, ils vivent leur spiritualité alors que d'autres s'évertuent à la définir.

Hasan Kobari était du deuxième type à savoir de ceux qui restent silencieux. Ayant grandi dans la province de Gilan au bord de la mer Caspienne, Monsieur Kobari



Mr. Kobari travaillant à la Khanéqah de Tégéran

était un homme d'un certain âge lorsqu'il arriva pour la première fois à la khanaqah de Téhéran. Pendant trente années il dévoua sa vie au travail gouvernemental. Lorsqu'il débuta à la Khanaqah, il occupait alors un poste assez important dans la hiérarchie du Ministère des Finances, C'était donc un très haut personnage ayant pouvoir et grand prestige dans la société de l'époque. Cependant, peu après son initiation dans la Voie Soufie, initiation faite par le Maître Dr. J. Nurbakhsh un très

jeune Cheikh alors, Monsieur Kobari soudainement démissionna de son poste de haut fonctionnaire et renonça à tout ce qu'il avait acquis à force de patience en terme de pouvoir et de statut social. Désormais il se consacra entièrement à la Voie de l'Amour.

Il était très rare que M. Kobari se mette à parler du Soufisme. Il s'affairait à ses besognes et vivait en Soufi. Parfois il nous arrivait d'insister et de le forcer à nous dire quelques mots sur le Soufisme, sujet bien brûlant pour nous. Mais même dans ces cas, il était bien rare pour lui de briser le silence. Il fallait vraiment

s'y prendre d'une façon bien non équivoque en démontrant que son intervention devenait pratiquement essentielle et que ses conseils étaient absolument nécessaires. Alors, dans ces cas bien extrêmes il rompait le silence. Je me souviens une fois, une personne voulait comprendre le sens profond d'un rêve et sa portée spirituelle. Monsieur Kobari répondit en s'excusant d'ignorer la science des interprétations des rêves. Puis il enchaîna en

disant que peu importait le rêve lui-même, et plutôt que de tenter de le comprendre, il valait mieux l'accepter comme toute chose dans la vie puisque venue du Divin et s'attarder à son Dhikr (souvenir de Dieu). Puis il demanda à ladite personne d'aller faire une petite course pour la khanaqah, répliquant que cela serait bien plus utile.

Pour un esprit occidental, cette approche spirituelle pourrait être perçue comme étrange. On serait porté à croire qu'en premier lieu

il est important de saisir le sens et la portée de certaines situations ou phénomènes reliés à la spiritualité. Les comprendre d'abord avant de les mettre en pratique. Si par exemple j'ignore le sens et la signification du Dhikr, comment pourrai-je alors en faire la pratique? L'approche préconisée par M. Kobari était basée sur le fait que la compréhension venait

de surcroît. Cependant, il m'adopta avec un esprit d'ouverture et de grand respect, de la même façon qu'il le faisait avec les autres. Jamais son comportement trahit une attitude de supériorité tant soit au niveau spirituel qu'autre. Bien qu'il fut un derviche depuis plusieurs années, il avait tendance à me traiter en égal, ce qui par conséquent contribua à me mettre

s'attarder sur la façon de la faire. Ce n'est que bien des années après que je réussis à saisir la justesse de ses paroles.

Monsieur Kobari était en conflit constant avec son égo et aussi avec ses désirs intérieurs à tel point que j'en arrivais à me demander si vraiment il lui restait encore une infime trace d'individualité.

« le travail autour de la Khanaqah était une discipline pour l'égo »

ultérieurement, bien après une certaine forme de pratique et évidemment celle-ci s'accompagne en fait par la suite d'une intériorisation des phénomènes subtils à maîtriser. Donc, c'est bien après que l'individu ait pratiqué de façon conforme et assidue ladite pratique préconisée qu'intervient alors le résultat de compréhension de la chose. Pour lui, une vie spirituelle est une vie où les actes de service se font de façon gratuite et désintéressée avec altruisme et sans perception d'individualité. Alors, l'appréhension du sens et l'interprétation de la pratique se fait lorsque enfin on arrive à s'immerger complètement dans celle-ci. Je me souviens de l'avoir entendu dire une fois que pour sincèrement arriver à intérioriser la notion de douleur et réussir à bien la comprendre, il fallait que l'individu puisse expérimenter ce phénomène de la douleur et qu'il s'en imprègne.

Lire des traités sur le sujet pourrait paraître à la fois intéressant et fascinant, mais cela ne pourrait jamais conduire la personne à vraiment bien comprendre tous les aspects et les subtilités qui sont reliés à cette notion.

Lorsque pour la première fois j'avais rencontré M. Kobari, j'étais bien jeune évidemment et très naïf

à l'aise en sa présence et je me mis à le suivre un peu partout lors de ses activités multiples de la journée. Et comme bien entendu, il y avait toujours quelque chose à faire autour de la Khanaqah, il me donna la permission de l'aider pour certaines tâches bien précises comme : servir le thé, arroser les plantes, ou bien aider à la publications des livres de la khanaqah. Il était convaincu que tout travail devait se faire de façon économique mais aussi de façon fastidieuse. Un certain jour je devins fatigué d'utiliser un petit pot en guise d'arrosoir pour les centaines de plantes du jardin se trouvant tout autour de la Khanaqah. Alors, j'eus l'idée plus pratique à mon sens d'utiliser un tuyau d'arrosage. Mais dès que M. Kobari m'aperçut usant de ce tuyau, il me reprocha d'être affligé du fléau de la paresse et m'accusa d'avoir recouru à la méthode de la facilité en plus d'avoir gaspillé bien des gallons d'eau inutilement. Puis il m'expliqua tendrement que le travail autour de la Khanaqah était une discipline pour l'égo et que notre égo avait tendance à vouloir s'acquitter des choses sans trop vouloir se fatiguer. À l'époque cette remarque me parut sans fondement et dans ma naïveté, je me dis que certainement il était préférable de s'acquitter de la tâche et de faire le travail sans

La plus petite pensée négative suffisait à lui faire prendre des mesures drastiques pour se corriger. Un jour, en présence d'une vingtaine de derviches, nous travaillions à une révision éditoriale d'un manuscrit dont l'original avait été écrit en arabe et comparions les textes avant la mise sous presse. M. Kobari lisait à haute voix en arabe car il était lettré aussi bien dans cette langue qu'en persan et moi je vérifiais la correspondance. Nous étions bien avancés dans notre travail, lorsque soudain on sonna à la porte et l'on vit apparaître un mullah qui avait rendez-vous avec le maître. Il s'assit près de nous en attendant que l'on vienne le chercher pour son entrevue. Aussitôt assis, il exigea une tasse de thé et se mit à prêcher à tout un chacun. M. Kobari l'écouta brièvement et après quelques minutes se tourna vers moi en me disant de reprendre notre ouvrage. Quelle ne fut ma consternation en entendant la façon atroce qu'il avait choisi pour faire sa lecture des textes arabes à haute voix. De plus les déformations étaient plus accentuées pour les passages religieux tirés du Coran. En l'entendant, le mullah se mit à le corriger. Pendant trente minutes il en fut ainsi, le mullah n'arrêta pas de faire des corrections et ce d'une manière bien peu courtoise, alors que Monsieur Kobari

s'excusait et demandait pardon au Mullah a chaque maladresse. Le temps parut être une éternité.

Et bientôt il fut conduit vers le bureau du Maître qui l'attendait. En se levant, il ordonna à M.Kobari d'arrêter de lire immédiatement, lui rappelant que c'était un blasphème de réciter le Coran d'une manière non appropriée. Lors du déroulement de cet incroyable épisode, je me forçai à demeurer calme tentant de ne pas maudire ni même de remettre en place ce grossier personnage. De plus je me retrouvai dans un état de confusion totale vis-à-vis du comportement de M. Kobari. Lorsque je le retrouvai seul plus tard, je ne pu m'empêcher de soulever la problématique de l'étrange comportement adopté devant le mullah. Je tentais de résoudre le pourquoi des déformations de la prononciation des textes qui auparavant ne présentaient aucune anomalie d'interprétation. « À la minute où je vis entrer le mullah », me dit-il, «La pensée que j'étais bien supérieur et meilleur que lui m'envahit. Je devins honteux de cette pensée et je dus trouver un moyen de m'amender face au mullah que j'avais inconsciemment jugé. Je voulais rechercher son pardon pour mon arrogance et ma prétention. »

Bien que Monsieur Kobari avait les moyens de vivre une vie très confortable, il avait préféré la simplicité. Il voua la moitié de ses revenus de retraité aux nécessités quotidiennes de la khanaqah et l'autre moitié pour les besoins de sa famille qui comportait son épouse, une vieille servante qu'il considérait comme sa propre sœur et lui-même. Il y avait deux chambre dans sa maison, une petite cuisine et un jardin coquet. Le matin il s'affairait à travers la

Il est Lui

O combien est magnifique Ton visage !
Que de timidité se cache dans ce regard!
Une fois dévoilée Ta contenance,
Comment être intime avec autre que Toi (Hu).

Nous ne désirons que Toi; ne prononçons que Ton nom:
Nous ne contemplons que l'Unique, n'exprimons que l'Unique,
ne sollicitons que l'Unique.
Sur Ton chemin, corps et âme abandonnés,
Ne pouvant ni être offensé, ni nous détourner de Toi.

Nous embrassons Ta grâce comme Ta colère:
Pour nous, douce et plaisante est Ta rigueur.
Sur l'ardoise du cœur, nous avons effacé toute trace du 'Moi',
Et inscris à sa place, 'Lui'.

Par la grâce de Ton amour nous avons abandonné l'existence
même, et maintenant
Assis paisiblement, nous ne recherchons plus rien.
Peu importe que Tu nous donne la lumière, jour et nuit,
Mon invocation sera : Il est 'Lui'.

- Dr Javad Nurbakhsh

Traduit du magazine SUFI 37

ville de Téhéran, accomplissant des tâches diverses pour la khanaqah tels que: s'assurer que les imprimeurs allaient faire leur travail de mise sous presse des publications de la khanaqah, faire les courses, se rendre a la banque, et bien d'autres petites tâches importantes pour le bon fonctionnement de la khanaqah. Et ce faisant, il prenait soin de rester très économe dans ses dépenses. Par exemple il évitait de prendre les transports public le plus possible, se forçant à marcher aussi souvent que possible. Parfois au lieu de prendre un taxi, il prenait l'autobus, sans vivre cela comme un calvaire ou une difficulté.

Avec M.Kobari, tout était source d'apprentissage et d'expérience. Un jour, j'obtins la permission de l'accompagner lors d'un déplacement important en ville.

Avertis de son comportement ascétique, je me préparais à faire une longue marche. À ma grande surprise, il insista pour prendre un taxi car disait-il, j'étais son invité. Remarquant mon état de surprise et de confusion et même un certain degré de déception, il me dit alors : « Le Soufisme c'est le détachement complet de toute chose, et même refuser de prendre un taxi peut devenir un élément d'attachement. »

Après avoir accompli les tâches quotidiennes, M.Kobari rentrait chez lui pour prendre les repas avec son épouse. Il était rare que M.Kobari invite des gens chez lui. Cependant il était fréquent pour les gens d'aller lui rendre visite à l'improviste, s'invitant sans façon. Il les recevaient de façon conviviale. Tous espéraient passer quelques minutes en sa compagnie.

En ce qui me concerne j'ai eu le plaisir à plusieurs reprises de manger chez lui le midi. Nous mangions notre repas puis durant trente minutes nous regardions une télévision en noir et blanc que lui avait offerte sa fille.

Incroyablement, même en regardant la télévision, M.Kobari ne pouvait s'empêcher d'être envahi de la présence Divine. Un jour alors que nous regardions une série télévisée « Gunsmoke », cet épisode en particulier mettait en scène un personnage qui se sacrifiait pour sauver la vie de quelqu'un qu'il ne connaissait pas. M. Kobari commença à fondre en larmes silencieusement, son corps tout entier se mit à trembler, il se tourna vers moi et avec une voix à peine audible il me dit : «Voilà le véritable amour, et cependant je suis si loin de cela. ». En entendant cela, mes larmes se mirent à couler, me retrouvant saisi par l'état de M. Kobari. Une fois rentré à la maison, je compris que c'était là que se situait la différence

entre un homme de Dieu et le reste des hommes. Il percevait la beauté Divine là où le commun des hommes ne perçoit que des choses dérisoires. Pendant vingt cinq années, M. Kobari se rendit à la khanaqah chaque jour de quatorze heures à dix heures du soir, ne quittant jamais le lieu tant qu'il restait une seule personne. Il prenait sur lui de toujours s'occuper des tâches les plus ingrates, servant d'exemple aux autres derviches.

Lors des réunions, en dépit de ses années de service et de sa place honorifique au sein de la khanaqah, il persistait à aller s'asseoir à l'entrée là où se déchaussent les

derviches.

La pièce réservée pour la préparation du thé (*dudde*) était l'endroit privilégié où s'activait M.Kobari mais aussi mais aussi le lieu où il aimait se retrouver. Cet endroit devenait un lieu d'apprentissage et un centre de perfectionnement pour tous les derviches conscients et habilités à faire cette prise de conscience sur les phénomènes présents dans ce lieu.

Il enseignait en offrant ses services et ne désirait ni n'attendait de remerciements de quiconque. Bien qu'il fut responsable de la gestion de la khanaqah, jamais on ne l'entendit donner des ordres. Il préférait faire savoir ce qui était à faire et ce qui était acceptable de faire, et, il le présentait en modèle que les autres reproduisaient d'une manière simple et naturelle. Il était toujours le premier à se mettre au travail, choisissant les tâches les

« Il percevait la beauté Divine là où le commun des hommes ne perçoit que des choses dérisoires »

plus ardues, sans jamais ressentir de la fierté ou la moindre trace de satisfaction personnelle d'avoir bien agit.

Il était fréquent de le voir agir, pour lui nulle tâche n'était négligeable, si cela impliquait un service à rendre pour un derviche quelle que soit la circonstance, il accomplissait toujours le travail avec la même ferveur.

Une chose était certaine, pour M. Kobari il n'existait pas de travail pénible ou fastidieux. Un soir de réunion, alors qu'il passait près de nous, un nouveau derviche l'interpella lui demandant de lui

apporter une tasse de thé. Bien évidemment, cette personne ignorait tout du statut de notre personnage. Plusieurs autres derviches tentèrent de se lever pour répondre aux exigences du nouveau membre. Mais de toute évidence, M. Kobari refusa et il alla lui même servir la tasse de thé et l'apporter au derviche .

Dès son entrée à la khanaqah et jusqu'à son départ, M. Kobari était constamment occupé. Il avait une très grande dévotion pour le Maître et un Amour immense pour les derviches et leur bien-être passait avant sa propre personne. L'anecdote suivante illustre très bien ce trait altruiste qui caractérisait si bien cet homme. Un derviche fréquentant la Voie depuis assez longtemps, me dit qu'il était une fois présent dans la khanaqah de Téhéran alors que l'hiver était des plus froids cette année là. Une nuit, il vit M. Kobari quitter la khanaqah vers dix heures, comme a

l'accoutumée. Deux heures plus tard, le derviche était toujours éveillé, ne pouvant trouver le sommeil, lorsqu'il entendit soudain M. Kobari rentrer discrètement dans la khanaqah. Il se mit à l'observer se demandant ce qu'il pouvait bien faire là à pareille heure, quand il le vit prendre un bidon de mazout et aller remplir le réservoir du système de chauffage qui était relié au dortoir des derviches endormis. Puis lorsque sa besogne fut remplie il disparut aussi silencieusement qu'il était arrivé. Le lendemain ce même derviche demanda a M. Kobari des explications sur ce qu'il s'était passé cette nuit. Il hésita un moment puis répondit qu'au

moment où le sommeil allait s'emparer de son être l'idée lui vint que le réservoir allait se vider et laisser les derviches transis par le froid mordant de la nuit. Donc, il décida de se lever et d'aller à pied

au Soufisme, puis il demanda la raison de ce refus. M. Kobari répondit « Si vous devenez soufi, vous ne serez plus en mesure de nous facturer la reliure des livres. Pensez vous être à même de vous

il rendit l'âme. Peut être l'épithète le plus approprié qui décrive M Kobari en tant que disciple a été écrite par Dr. Nurbakhsh, le Maître à qui il fut si dévoué.

« tout le monde est un soufi, à sa façon, sans le savoir. »

à la khanéqah pour s'assurer de leur confort. Cet acte de dévotion et d'amour altruiste aurait très bien pu se passer sans que l'on ne sache quoi que se soit, mais il y avait ce soir là un témoin oculaire qui avait vu cette acte extraordinaire. Nul ne saurait compter le nombre de fois où cet homme vénérable avait accompli des actes désintéressés et remplis d'amour pour ceux à qui ils s'adressaient. Tous ceux qui entrèrent en contact de près ou de loin avec lui se sont retrouvés affectés par sa personnalité, il les marqua de façon remarquablement profonde. Il traitait les gens avec un grand respect et en même temps demeurait toujours franc et direct. Un jour, nous partîmes rendre visite à la personne responsable de la reliure des manuscrits. C'était une personne d'un certain âge, qui offrait des prix assez raisonnables. M. Kobari était un homme très courtois et poli. Lorsqu'il s'assit pour négocier le prix du livre, l'imprimeur lui fit savoir qu'il voulait discuter d'un sujet beaucoup plus important que l'argent. Il fit donc savoir qu'il désirait devenir membre de la confrérie et être initié dans la Voie. Sans aucune hésitation M.Kobari lui dit que c'était chose impossible. Cela choqua l'imprimeur qui demeura stupéfait un instant car il n'ignorait pas l'amour et la dévotion que portait notre ami

passer de cet argent ? » L'homme baissa la tête confus. « Ecoutez-moi, si vous voulez savoir la vérité, je suis arrivé à la conclusion que tout le monde est un soufi, à sa façon, sans le savoir. S'il vous plaît revenons à notre discussion sur la reliure et dites-moi combien cela va me coûter. » Après le décès de M.Kobari, notre relieur accepta les conditions de son admission dans la Voie et fut initié.

Vers la fin de sa vie, la santé de M.Kobari se détériorait et il lui devint difficile de faire les aller et retour quotidiens. Un jour le Maître lui annonça qu'il pouvait s'il le souhaitait vivre à la khaqah. Ce fut la réponse à un rêve, et jadis il m'avait confié qu'il souhaitait finir ses jours à la khaqah entouré des derviches qu'il aimait tant. Alors après vingt-cinq ans de service il allait enfin pouvoir vivre à la khanéqah. Très vite cependant il se rendit compte qu'il valait mieux faire des aller et retours difficiles que de vivre dans la khaqah, car il était constamment à prendre soin des derviches jour et nuit, se privant d'un repos devenu désormais obligatoire pour lui. Lorsque la situation fut insoutenable, il demanda la permission au maître de retourner chez lui pour mourir en paix et c'est ce qui arriva. Le 23 mars 1978, juste quelques semaines après son retour chez lui,

Le disciple est un chercheur sincère qui est libéré de tout attachement. Il ne souhaite que Dieu, il chemine sur la Voie sans faire référence à lui-même. Il n'a rien à conté sur lui et ne se plaint jamais du Bien-Aimé. Le disciple est un amoureux dont le cœur est usé par la langueur et le désir. Il a dépassé les dimensions des deux mondes et s'est uni à la Vérité. Il ne recherche que Dieu et dans ses discours il n'y a que Dieu comme préoccupation.

Il se rapproche du Bien-Aimé et se retrouve happé par l'Amour. D'instant en instant, il purifie le miroir de son cœur des ternissures du moi de l'égo. Et par la Grâce Divine, celui-ci brille de SA Lumière.

- Extrait de « La Taverne de la Ruine », pp. 118.

N.B : Khaqah est le lieu où se réunissent les chercheurs en quête de la Vérité.

Texte traduit de la revue SUFI n°16, page 10, Printemps 1993.

A propos des auteurs

Dr. Javad Nurbakhsh est l'actuel maître de l'ordre Nématollahi des soufis (ordre fondé au XIVème siècle par Shah Nématollah Vali). Né le 10 décembre 1926 à Kerman en Iran, lauréat de la faculté de médecine de Paris, praticien et chef du département de psychiatrie à l'université de Téhéran jusqu'en 1978, il est l'auteur d'une centaine d'ouvrages historiques et biographiques, de traités et de recueils abordant tous les aspects de l'enseignement soufi, et d'un dictionnaire encyclopédique sur le soufisme. Dr. Nurbakhsh a été initié dans la voie Soufie Nématollahi à l'âge de seize ans. A vingt ans, il fut nommé cheikh (directeur spirituel) par son maître Munes 'Ali Shah, puis devint lui-même maître de la confrérie Nématollahi à la mort de son maître. Il était alors âgé de 26 ans.

Alireza Nurbakhsh est docteur en philosophie de l'Université de Wisconsin-Madison. Il est éditeur de la revue SUFI depuis son lancement en 1988. Il vit à Londres avec sa femme et ses deux enfants.

Jeffrey Rothschild est titulaire d'un doctorat en "English Education" de l'Université de New York. Il est professeur à la City University de New York où il enseigne l'écriture. Il a édité un certain nombre d'ouvrages pour Khaniqahi Nimatullahi Publications et il est l'auteur de "Bestower of Light: A Portrait of Dr. Javad Nurbakhsh, Master of the Nimatullahi Order of Sufis (KNP 1998)". Des extraits sont disponibles dans la La Lettre Soufie n°21 et 22 ou bien sur le site www.journalsoufi.com dans la section "Nématollahi"

Adresses des Maisons de Soufis

Adresse des Maisons de Soufis de la confrérie Nématollahi en pays Francophones (liste complète sur le site <http://www.journalsoufi.com>):

Afrique

63 Boulevard Latrille
BP 1224 Abidjan,
CIDEX 1 Côte d'Ivoire
Tel :225-22410510

Quartier Beurivage
BP 1599 Porto-Novo
Bénin
Tel :229-21-4706

Azimmo Secteur 16
Villa 12
Ouaga 2000
17 B.P. 1790 Ouagadougou 17
Burkina Faso

Villa D89
Pres Residence Hotel Wawa
Magnambougou Fasso-Kanu
BP 2916 Bamako
Republic of Mali

Cité Adama Diop
Villa 61
Golf Nord Guediawaye
BP 6052 Dakar
Senegal
Tel : 00 221 837 14 86

Canada

1596 Ouest avenue des Pins
Montreal H3G 1B4
Quebec, Canada
Tel:(514) 989-1411

1784 Lawrence Avenue West
North York, Toronto, Ontario
Canada M6L 1E2
Tel :(416) 242-9397

1735 Mathers Avenue
West Vancouver, B.C.
Canada V7V 2G6
Tel:(604) 913-1174

France

50 Rue du Quatrième Zouaves
Rosny-sous-Bois 93110
Paris, France
Tel :33- 1-48-55-28-09

116, avenue Charles de Gaulle
69160 Tassin-La-Demi-Lune
Lyon, France
Tel :33-4-78-34-20-16